Muriel Jolivet

Japon, la crise des modèles



Éditions
Philippe Picquier

REPORTAGES

Collection dirigée par
PIERRE-ANTOINE DONNET

DANS LA MÊME COLLECTION

Roger Faligot, *L'Empire invisible. Les mafias chinoises*.
Miyamoto Masao, *Japon, société camisole de force*.
Jean-François Sabouret, *Radioscopie du Japon*.
Philippe Massonnet, *La Chine en folie*.
Pierre Cayrol, *Hong Kong, dans la gueule du dragon*.
Jean-Claude Pomonti, *Viêtnam, quand l'aube se lève*.
Moriyama Takashi, *L'Abécédaire du Japon*.
Francis Christophe, *Birmanie, la dictature du pavot*.
Eamonn Fingleton, *Japon, la puissance cachée*.
Anne Garrigue, *Japonaises, la révolution douce*.
Jean Piel, *Corée, tempête au pays du Matin-Calme*.
Collectif, *Asie, les nouvelles règles du jeu*.
Muriel Jolivet, *Homo japonicus*.
Jean-Claude Buhrer et Claude B. Levenson, *Aung San Suu Kyi, demain la Birmanie*.
Robert Dompnier, *Bhoutan, royaume hors du temps*.
Claude B. Levenson, *Tibet, otage de la Chine*.
Philippe Paquet, *L'ABCédaire de la Chine*.
Anne Garrigue, *L'Asie en nous*.
Claude Arpi, *Cachemire, le paradis perdu*.
Florence Compain et Cyril Payen, *Bangkok, la nuit*.
Frédéric Bobin, *Voyage au centre de la Chine*.
Philippe Massonnet, *Pour en finir avec le miracle chinois*.
Dominique Hoeltgen, *Inde, la révolution par les femmes*.

Mas de Vert
B. P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : photo de Shoichi Aoki, D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0203-3
ISSN : 1272-0038

SOMMAIRE

3

UNE GÉNÉRATION POSTMODERNE
EN MANQUE DE REPÈRES

4

MONTÉE DE LA BIPOLARISATION DANS LA JEUNESSE

5

LE MARIAGE EN QUESTION

6
ET LES HOMMES DANS TOUT ÇA ?

7
QUAND LE MARI N'ASSUME PAS

A Erika et Julia

AVANT-PROPOS

On dit beaucoup de choses sur les jeunes Japonais, mais que sait-on au juste sur eux ? La culture régressive manga, *otaku* et *kawaii* s'est exportée contre toute attente en Occident, mais que sait-on de ces *gyaru* aux cheveux décolorés, dont la plasticité du corps permet d'arborer – selon les modes et les époques – un look black, blanc ou « tropical », et dont la peau, foncée aux UV, a pris toutes les nuances possibles du caramel au beurre salé.

Où ces jeunes se situent-ils par rapport aux pays occidentaux ? Comme l'écrivait sur sa copie un étudiant qui revenait du Vietnam : « L'été dernier, pour la première fois de ma vie, je suis allé en Asie… »

Est-il exact de dire, comme me l'expliquait un sociologue français, que les jeunes dorment d'un sommeil acritique profond et que la diversité affichée de leurs cheveux multicolores n'est que l'affaire d'un shampoing ?

C'est peut-être un peu vite dit, et c'est ce qui m'a donné envie d'écumer tout ce qu'on pouvait dire et écrire à leur sujet au Japon. On parlait de moratoire quand je suis arrivée ; on parle maintenant de *rosu gene* (génération perdue), mais qu'entend-on au juste par ces termes ? Les jeunes sont-ils victimes de l'ancien gouvernement Koizumi, et, si tel est le cas, pourquoi ne se font-ils pas entendre ? Alors que les émissions sur les nouveaux pauvres qui squattent les cybercafés se multiplient, leur apparente « adaptation » à la crise dissimule-t-elle une révolution à venir ?

Je me suis laissée guider par toutes ces interrogations, sans être sûre d'avoir trouvé une réponse. Révolutionnaires,

ces jeunes ? Certes pas, mais il faut leur reconnaître une certaine lucidité face à l'évaluation qu'ils font de la vie, de leurs chances à venir.

Certains déconcertent par leur courage, comme ce jeune absentéiste scolaire de 15 ans, qui a décidé de se reprendre en faisant à pied (son matériel de camping sur le dos), les 1 400 kilomètres du long pèlerinage des 88 temples sacrés du Shikoku[1].

Au hasard de la vie, j'ai rencontré des jeunes qui voulaient prendre la tonsure, entrer dans le showbiz, remettre les compteurs à zéro en changeant de travail, réfléchir au sens de leur passage sur terre…

Ces jeunes, je les ai côtoyés pendant plus de vingt-cinq ans que j'enseigne à l'université Sophia, au cœur de Tokyo. Le grand bureau qu'on met à notre disposition permet aux étudiants de venir se confier ou décompresser. Beaucoup m'amusaient, d'autres me confiaient leurs secrets que jamais je n'ai trahis. J'ai parfois le bonheur de voir déambuler mon fan-club, un bébé dans une poussette, pour faire une « remise à jour », comme ils disent. Autour d'un petit café que je leur sers toujours, j'écoute leurs tribulations en jouant à la maman avec leur dernier-né dans les bras… On vient parfois me rapporter un livre que j'avais prêté dix ans plus tôt (et que j'avais cherché des heures et des jours durant !), mais je sais que ce n'est qu'un prétexte pour venir se raconter. « Je passais dans le quartier, alors je suis venu voir si vous étiez toujours là… *Hisashiburi desu ne* (comme ça fait longtemps que nous ne nous sommes vus !), dix ans peut-être ? » Les plus polis se croient obligés d'ajouter : « Vous n'avez pas du tout changé ! En revanche, j'ai du mal à reconnaître l'université ! Tous ces nouveaux bâtiments… »

Je laisse venir, sans jamais brusquer, en préparant un petit café ou un thé au jasmin…

---

1. L'expérience très touchante d'Okada Mitsunaga a été publiée dans *Jû go sai no « o henrô » : moto futôkô ga aruita Shikoku hachi jû hakkasho*, Kôsaidô shuppan, 2005.

INTRODUCTION

A partir de la fin des années 1960, on a attribué aux jeunes toutes sortes de qualificatifs, en commençant par « êtres d'un nouveau type » (*shinjinrui*[1]), qui insinuait qu'ils venaient d'une autre planète. Sans être encore les descendants des *baby boomers*, ces jeunes qui accédaient à l'âge adulte (20 ans) à la fin des années 1970 ou au début des années 1980, ont pu bénéficier de tous les avantages apportés par le développement accéléré de l'économie. Nés dans une société d'abondance, ces jeunes « d'un nouveau type » n'ont jamais manqué de rien. Au concept d'enfants gâtés est venu se juxtaposer celui de jeunes qui se complaisaient dans un état d'où ils n'étaient pas pressés de sortir.

Globalement, on leur reprochait leur apathie (*student apashi*), d'être blasés et incapables de s'émouvoir pour quelque cause que ce soit (*shirake sedai*). On leur a ensuite décerné le qualificatif de « trois nullités » (*san mu shugi*) qui soulignait encore leur inertie, leur irresponsabilité et leur indifférence [affectée] (*mu-kiryoku, mu-sekinin, mu-kanshin*). Comme si la liste n'était pas assez longue, dix autres « nullités » ont été rajoutées, faisant allusion à leur incapacité à s'émouvoir (*mu-kandô)*, à leur absence de résistance (*mu-teikô*), d'esprit critique (*mu-hihan*), de savoir-vivre (*mu-sahô*), de connaissances (*mu-gakuryoku*), d'éducation (*mu-kyôyô*), d'idéologie (*mu-shisô*), d'opinion (*mu-teiken*), à leur incompétence (*mu-nôryoku*), ou à leur versatilité (*mu-sessô*).

1. C'est le célèbre journaliste Chikushi Tetsuya du journal *Asahi* (décédé en 2008) qui serait à l'origine de ce mot choc.

Plus récemment, un professeur de psychologie, Hayamizu Toshihiko leur a reproché d'être mal élevés, égocentriques, amorphes ou défaitistes[2]. Non seulement ils manqueraient d'ambition, de constance et de patience, mais ils s'énerveraient pour un rien, se permettraient tout, voudraient réussir sans avoir à en payer le prix. Enfin – cerise sur le gâteau ! –, ils s'offriraient le luxe d'être dépressifs[3]. En un mot, les valeurs traditionnelles d'endurance, de persévérance, de courage, d'altruisme, dont le Japon s'enorgueillissait jusqu'à présent, feraient cruellement défaut à la génération actuelle.

S'ils gênent tellement, c'est sans doute parce qu'ils remettent fondamentalement en question les valeurs des générations qui les ont précédés, leurs parents leur ayant souvent servi de contre-exemple. Leur père surtout, qu'ils ont vu se tuer à la tâche, frôler l'épuisement de près, épouser parfois une femme choisie par sa propre mère, et avoir des enfants, parce que ça se fait, ou parce que cette dernière voulait « voir le visage de ses petits-enfants »…

On leur reproche aussi leur absentéisme scolaire (*tôkô kyohi*), de se retirer du monde en se barricadant chez eux (*hikikomori*), de parasiter leurs parents[4] et de fuir toute forme d'engagement comme le mariage ou la procréation[5]. La presse insiste aussi sur leur manière de repousser par tous les moyens le moment d'entrer dans la vie active, en se retrouvant *freeter*[6] « sans l'avoir spécialement cherché » (*nantonaku*), de manquer d'ambition ou de motivation (*yaruki*), de se contenter de peu et de se satisfaire d'une

2. Voir *Tanin-o mikudasu wakamono tachi* (Ces jeunes qui méprisent autrui), Kôdansha Gendai shinsho, 2006.

3. Voir à ce sujet le livre de Tanaka Kimiko, *Taisetsu ni sodateta ko ga naze shi-o erabu no ka ?* (Pourquoi des enfants on ne peut plus gâtés choisissent-ils de mettre fin à leurs jours ?), Heibonsha shinsho, 2007, ou le livre de Hayamizu Toshihiko, cité à la note précédente (voir plus particulièrement p. 72-75, la dépression qui se propage chez les enfants et les jeunes).

4. Allusion au best-seller de Yamada Masahiro, *Parasaito shinguru no jidai* (L'ère des parasites célibataires), Chikuma shinsho, 1999.

5. Les *san nai gyaru*, ou filles trois fois inutiles, sont ainsi appelées parce qu'elles ne travaillent pas (*hatarakanai*), ne se marient pas (*kekkon shinai*) et ne font pas d'enfants (*umanai*).

6. Un glossaire en fin d'ouvrage explique les termes propres à la société japonaise. Ici, le terme *freeter* renvoie à des travailleurs indépendants, dont le nombre s'est considérablement accru depuis le début des années 1990. Ils sont souvent en situation précaire.

vie qui s'annonce globalement médiocre. Leurs aînés sont unanimes à déplorer leur indifférence affectée vis-à-vis de la politique, de l'avenir du pays, ou de l'humanité en général, alors qu'ils n'ont jamais été autant préoccupés par leur look (bronzage, allure, coiffure, mode, vêtements).

Les garçons efféminés (parfumés, maquillés) et « mous » (*hena hena*) n'auraient d'autre objectif que de parader dans la rue, tandis que les filles régresseraient à fond en s'habillant en Lolita (*pink/blue/black/sweet*), voire en poupées de l'époque victorienne ou même en gros nounours (cf. les *kigurumin*[7]).

Ce livre fait l'état des lieux de ce qui a changé depuis trente ans. C'est un ami, le sociologue Olivier Chegaray qui m'a donné l'idée d'agencer ce livre autour de qualificatifs qu'on a attribués aux jeunes après le mouvement étudiant (1969). J'ai ratissé large dans le concept de la jeunesse, car le paradigme qui avait cours lorsque je travaillais sur l'intégration sociale des jeunes par le mariage[8], puis par le travail[9], a perdu beaucoup de sa raison d'être, puisque ces deux rites de passage ne cessent d'être repoussés.

En explorant plus avant ce phénomène, un livre charnière a retenu mon attention, à savoir *L'Ere des jeunes en moratoire* (*Moratoriamu ningen no jidai*)[10], du célèbre psychanalyste Okonogi Keigo, plus connu pour son travail sur le complexe d'Ajase[11]. Son livre sur le moratoire, publié en 1978 faisait

---

7. Ce mot vient de *kiru*, porter et *nuigurumi*, peluche. Les *kigurumi* sont des mascottes dont la tête est couverte, tandis que les *kigurumin* sont des filles habillées en grenouillère avec bonnet incorporé, figurant un ours, une vache, un chat, un chien, etc. Cette mode excentrique, et peu esthétique, fit une percée éclair à Shibuya, quartier branché de Tokyo (voir chapitre 2).

8. *L'intégration sociale par la voie du mariage*, maîtrise soutenue en 1978 (non publiée).

9. *L'intégration sociale par la voie du travail : les diplômés des universités japonaises*, thèse soutenue en 1983 parue condensée, en 1985, aux éditions Economica, sous le titre *L'Université au service de l'économie japonaise*.

10. Chûô shinsho, 1978.

11. Pour une explication en français du complexe d'Ajase, voir Muriel Jolivet, « L'empreinte d'Ajase dans une société marquée par le principe maternel », *Bulletin of the Faculty of Foreign Languages*, Sophia University, 24 mars 1990. J'ai eu plus tard l'honneur de faire partie de la section d'Okonogi Keigo, dans un congrès qui avait lieu à Honolulu en 1996 sur le complexe d'Ajase. (Mon intervention a été publiée ultérieurement sous le titre « Ajase and the "Diseases of Masculinity" – on the Inability to Kill the Mother », *Bulletin of the Faculty of Foreign Studies*, Sophia University, mars 2004, n° 39).

l'objet de séminaires animés à la faculté de pédagogie de l'université de Tokyo, où je réécrivais ma thèse. Si cet ouvrage m'a fait si forte impression, c'est parce qu'il se présente comme une formidable prospective des trente années à venir. Tout y est annoncé, depuis la *student apathy,* aux Peter Pan[12], en passant par les « parasites » célibataires, sans oublier l'arrivée des *freeters*, des *hikikomori*[13], ou même des NEET[14].

Peter Pan au pays du Soleil levant

La peur de grandir trouve son pendant en Occident. Si Dan Kiley a eu le mérite de mettre en lumière ce phénomène en 1983 (après Marie-Louise von Franz qui fut la première à parler du *puer aeternus*[15]), le sociologue Robert Ebguy a montré, près de vingt ans plus tard[16], que la France n'avait rien à envier à ses voisins d'outre-Atlantique. Les qualificatifs ont beau varier, le phénomène reste comparable dans les pays nantis, que ce soient les Peter Pan ou les *twixters*[17] aux Etats-Unis, les Tanguy, *adulescents* ou *kidultes* en France, les *mammone*[18] en Italie, les *kippers* en Grande-Bretagne, les *Nesthocker*, ou oiseaux nidicoles, en Allemagne, les *boomerang kids* au Canada, ou les *parasaito* (parasites) au Japon.

Nous verrons que l'université japonaise, qualifiée de *leasure-land* dans les années 1970*,* est un paradis pour Peter Pan, si l'on en juge par l'éventail des stratégies qui

---

12. Voir Dan Kiley, *The Peter Pan Syndrome : Men Who Have Never Grown Up*, poche, 1995 (1re édition 1983) [éd. française : *Le Syndrome de Peter Pan : ces hommes qui ont refusé de grandir*, Laffont, 1985].

13. Jeunes vivant retirés chez eux, qui refusent tout contact avec l'extérieur, y compris avec leurs parents à la charge desquels ils sont pourtant. Ils passent leurs journées à dormir ou à surfer sur Internet.

14. *Not in Education, Employment or Training*, non occupés par l'éducation, l'emploi ou la formation. En termes concrets, cet euphémisme anglais peut se traduire par « glandeur ».

15. Avec douze conférences présentées entre 1959 et 1960 au Jung Institut de Zurich, qui ont été publiées en 1970 sous le titre *Puer Aeternus*, Spring Publications, Zurich. Elles ont été réimprimées en 2000 sous le titre *The Problem of the Puer Aeternus*, Inner City Books, Toronto, Canada.

16. *La France en culottes courtes : pièges et délices de la société de consolation*, J.-C. Lattès, 2002.

17. De *betwixt* (*between adolescence and adulthood*), soit entre l'adolescence et l'âge adulte, ou *kidult*.

18. Ou trentenaires dits « maman-dépendants ».

permettent, en tirant sur toutes les ficelles, de rester huit ans (au lieu de quatre) dans le cocon universitaire, en repoussant d'autant le moment d'entrer dans la vie active *(jisshakai*[19]*)*.

Faire l'enfant pour ne pas enfanter

Ces jeunes décrits comme étant « apathiques » et/ou « efféminés », qui brillent par leur absence de projet de vie, ou le flou dans lequel ils vivent, inquiètent les hommes politiques, qui se demandent qui va payer leur retraite[20]. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne sont pas plus pressés de convoler, que de procréer.

La « grève des ventres », que j'avais annoncée dans *Un pays en mal d'enfants*[21] – qui m'avait valu le qualificatif de « pessimiste » –, n'a fait que se poursuivre puisque l'indicateur conjoncturel de fécondité est passé de 1,57 à 1,26 entre 1989 et 2005, avant de remonter pour la première fois depuis six ans à 1,32 en 2006[22], Tokyo détenant le record le plus bas avec 0,98[23].

Même si les jeunes mamans ont la maternité moins douloureuse, et ont moins de complexes à s'offrir du bon temps en pouponnant, leur stratégie d'évitement inquiète les hommes politiques. Les hommes comme les femmes se marient moins, ou le plus tard possible[24], ne font presque plus d'enfants et ne semblent décidés à se marier que lorsqu'un bébé s'annonce (cas de 25 % des mariages dits « précipités » – *dekichattakon*).

La plupart éludent la question et se réfugient derrière des termes vagues tels que *izure kekkon suru darô* (je me

19. Voir à ce sujet l'article « Quatre ans de vacances », *France Japon Eco*, n° 112, automne 2007.

20. Le 9 janvier 2008, un sénateur hurlait sur un plateau de télévision que le problème des retraites était imputable aux jeunes qui refusaient de se reproduire.

21. La Découverte, 1993.

22. Statistiques sur les fluctuations de la population, cabinet du ministère de la Santé, de l'Emploi et de la Protection sociale.

23. L'arrondissement de Meguro [à Tokyo] détient le record le plus bas du pays avec 0,74, tandis qu'Okinawa a le plus élevé avec 2,15.

24. L'âge moyen au premier mariage en 2008 était de 30,7 ans pour les hommes et 27,7 ans pour les femmes.

marierai bien « un jour ou l'autre ») ou *izure kodomo-o umu darô* (je finirai bien par avoir un enfant « quand le moment sera propice »). Seulement voilà, les stratégies d'évitement sont telles (« parasiter » ses parents n'a jamais vraiment posé problème au Japon) que ce qui est interprété par le gouvernement comme une démission pourrait bien en être une en effet…

Pourtant, ces jeunes apparaissant plus insouciants, plus détachés des carcans qui balisaient le parcours de leurs aînés sont-ils aussi libres qu'ils le disent, et sont-ils vraiment dégagés de toute contrainte ? L'importance démesurée qu'ils attachent à la mode, notamment, n'en a-t-elle pas généré d'autres ?

S'ils peuvent donner l'impression d'aller moins bien, vont-ils *vraiment* mal ? Vont-ils *plus mal* que les générations qui les ont précédés ou que les jeunes d'autres pays ? Ne pourrait-on leur reconnaître une certaine sagesse de vivre au présent, sans se projeter vers un avenir qu'ils savent à juste titre incertain ?

En vivant au jour le jour, cette génération du petit bonheur s'est forgé un *modus vivendi* autre. En affirmant son désir de se trouver, de vivre une vie digne d'être vécue, peut-être moins brillante mais plus sympa que celle de ses aînés, elle se démarque des générations qui les précédaient, qui plaçaient la sécurité avant tout[25]. Elle manifeste aussi une plus grande mobilité et, quitte à changer d'entreprise, elle opte parfois pour une vie à risques, sans filets de protection. C'est le cas des *freeters* ou des intérimaires (*haken*), qui payent très cher une autre forme de liberté.

Méthodologie

Je me suis avant tout laissée guider pour l'ensemble de ce travail par la quantité invraisemblable de livres (plus de cent vingt-cinq) ou de dossiers (plus d'une cinquantaine) qui traitent de la jeunesse, quasiment tous en japonais.

25. Voir Muriel Jolivet, *L'Université au service de l'économie japonaise*, Economica, 1985.

Comme je vis à Tokyo, j'ai la chance de bénéficier de tout le battage médiatique fait autour de la thématique abordée.

J'ai eu de surcroît le privilège de rencontrer, d'interviewer ou d'assister à des conférences de nombreux auteurs ou personnalités tels que Sakai Junko, Yamada Masahiro, Murakami Ryû, Muraoka Kiyoko, Misago Chizuru, Kanematsu Sachiko, Ochiai Keiko, Nakamura Usagi, Ogura Chikako, Ohira Mitsuyo, Mizutani Osamu, sans parler des psychiatres et/ou sexologues Saitô Satoru, Abe Teruo, Kayama Rika, de la gynécologue Sutô Nahomi[26], ou de rencontres originales comme celle de Kumagai Tomoya, un bénévole du club des puceaux (Japan Cherry Boys Association). Qu'ils soient tous remerciés pour leur disponibilité ainsi que pour l'inspiration qu'ils m'ont apportée.

J'ai effectué des reportages dans des *maid cafés*, cafés à thème d'Akihabara, interviewé des *hosts* dans un *host club* du quartier chaud de Kabukichô[27], une *gyaru freeter*. J'ai aussi suivi les reportages sur le Dr Akaeda, qui fait une croisade contre le sida. Je n'ai pas manqué d'aller dans les boutiques des quartiers fétiches et je me suis posée dans les *manga kissa* ou cybercafés où les jeunes boivent, mangent, dorment ou cherchent du travail.

Je me suis astreinte aussi à visionner une quantité impressionnante de feuilletons télévisés tirés de romans ou d'essais tels que *Saigo no kazoku* (Famille fin de siècle), tiré du roman de Murakami Ryû (2003) ; *Rentaru kareshi* (Hommes à louer), tiré de l'essai de Sakai Ayumi (2005) ; *Konsento* (La prise de courant) (2006), tiré du livre de Taguchi Randy (2001) ; *Platonic Sex*, tiré du best-seller d'Iijima Aï (2001) ; *Kûchû teien* (Le jardin suspendu), tiré du livre de Kakuta Mitsuyo (2005) ; *Anego*, *fukigen na kajitsu* (Les fruits d'une humeur noire), tirés des romans de Hayashi Mariko (2003) ; *Gimu to engi* (1997) (Amour et mensonge), tiré du roman de Uchidate Makiko ;

26. Tous leurs écrits en rapport avec ce livre figurent dans la bibliographie.
27. Publiés dans *Géo*, n° 336, février 2007, p. 70-78.

Shitsurakuen (Le paradis perdu ou Eros et Thanatos), tiré du best-seller de Watanabe Jun'ichi ; *Kimi wa petto* (Toi mon « animal » de compagnie), tiré de la BD d'Ogawa Yayoi (2000) ; *Himono onna* (Ces femmes qui ressemblent à du poisson séché) (2007), tiré de la BD *Hotaru no hikari* (La lueur du ver luisant) de Hiura Satoru, et tellement d'autres encore inconnus en Occident, sans parler de nombreux reportages, tels que ceux sur la vie atypique de Mizutani Osamu ou d'Ohira Mitsuyo.

Enfin, j'ai eu la chance et le bonheur de pouvoir discuter une ou deux fois par mois avec mon amie Tani Kiyoko, dans le cadre d'échanges informels autour des nombreux thèmes abordés dans cet ouvrage. Qu'elle soit remerciée pour son enthousiasme, sa grande disponibilité, ses encouragements constants et la perspicacité de chacune de ses remarques.

J'ai aussi le privilège de vivre entourée d'étudiants qui me mettent au goût du jour, des modes, ou des nouvelles tendances[28].

C'est à eux tous que je dédie ce travail.

28. Ensemble, nous avons publié trois recueils d'interviews [*Racontez-moi « vous »*, Daisan shobô, 1991 ; *La Parole aux hommes !*, Daisan shobô, 1995 ; *Ce qu'ils ont à dire*, Hakusuisha, 2002], ainsi qu'un *Journal du dehors*, élaboré sur une durée de dix ans [*Tokyo Memories*, 1995-2005, éditions Antipodes, mars 2007] qui donne un aperçu de notre connivence. La suite, *Tokyo Memories II,* est en cours.

1
AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE MORATOIRE…

L'ÈRE DES JEUNES EN MORATOIRE

Disciple de Kosawa Heisaku (1897-1968), et psychanalyste connu pour sa problématique construite autour du complexe d'Ajase, Okonogi Keigo a défini les jeunes dans son livre *Moratoriamu ningen no jidai*[1], comme étant en « moratoire ». Il a emprunté ce terme au psychanalyste américain Erik Erikson, qui décrivait les jeunes dans les années 1950 comme traversant une période de *moratoire psychosocial*, *qui se traduit par un état de procrastination face aux décisions et aux choix, qui retarde en conséquence la maturation ou l'affermissement de la personnalité*[2]. Il faisait allusion aux jeunes un peu « prolongés » qui n'arrivaient pas à se stabiliser, et qui se complaisaient dans un état qu'il considérait comme un symptôme psychopathologique ou comme un désordre mental, dit *identity diffusion syndrome*. S'il avait déjà décelé le symptôme chez les *baby boomers*, la description qu'il en faisait annonce étrangement celle des *hikikomori*[3] ou reclus, comme nous le verrons dans le chapitre 3. « Cet état, normalement transitoire, écrit Chegaray, devient pathologique dans la mesure où il se prolonge indéfiniment[4]. »

---

1. « L'ère des jeunes en moratoire », Chukô shinsho, 1978.

2. Définition qui m'a été inspirée par Olivier Chegaray (voir « Etre en sursis et faire semblant », in *Université et étudiants au Japon*, Echange France-Asie, dossier n° 8/84, oct. 1984, p. 11).

3. Le lecteur trouvera dans le glossaire en fin de volume des explications sur quelques termes et noms japonais fréquemment employés dans cet ouvrage.

4. *Ibid.*, p. 11.

Pour Okonogi, la jeunesse est par définition une période de grâce, où les protagonistes sont exemptés de toute responsabilité sociale, de par leur statut d'étudiant ou d'apprenti. Le fait d'être des *citoyens en devenir* leur octroie une période de rémission totale de toute dette de reconnaissance envers leurs aînés et/ou leurs instructeurs. En un mot, ils ne font que recevoir unilatéralement (*amaeru*[5]), sans rien avoir à rendre en retour[6].

Loin d'être une caractéristique propre à la jeunesse japonaise, cette tendance se retrouve aussi dans de nombreux pays et évoque le sens philosophique de l'*anomie*[7].

Okonogi Keigo observe que ce « report » a fini par se transformer en période de grâce inexhaustible, les jeunes faisant preuve d'une ingéniosité étonnante dans l'art et la manière de l'étirer toujours un peu plus. C'est ainsi que ce concept de vie entre parenthèses, qui s'étendait de 12/13 ans à 22/23 ans (âge de la sortie de l'université) s'est prolongé insidieusement jusque dans la trentaine.

On retrouve cet état d'esprit dans leur absence d'investissement politique ou idéologique (*seijiteki apashi*), réciproque d'une vie par procuration, où il est de bon ton d'éviter de se poser trop de questions. Dans le contexte japonais, où il était considéré comme « normal » de vouer, sa vie durant, une reconnaissance, voire une sorte de culte à ses maîtres ou à ses initiateurs, ce refus de sortir d'un statut privilégié pour « rendre » à la génération suivante ce qu'elle a reçu de la précédente équivaut à un sacrilège.

Un phénomène qui contient en germe tous les autres

On est frappé de constater combien la thèse d'Okonogi contenait en germe tous les phénomènes ou syndromes qui

5. Pour une définission de l'*amae*, voir Doi Takeo, *Amae no kôzô*, Kôbundô, 1971 (*Le Jeu de l'indulgence*, L'Asiathèque, 1991). Il définit l'*amae* comme le sentiment d'abandon et de bonheur absolu ressenti par le bébé au sein de sa mère.

6. On peut en voir l'expression dans les *konpa* (soirées bien arrosées), où les professeurs tiennent compagnie aux étudiants, et sont censés déposer un billet de dix mille yens en partant…

7. Soit la disparition de valeurs communes à un groupe, ou l'absence de principes fixes, de repères immuables.

ont été discutés au long des trente années qui ont suivi la sortie de son livre. Pour ne nommer que les principaux, on évoquera la *student apathy,* les *shinjinrui* (ou ces humains dits d'un nouveau type), les *kurisutaruzoku* (ou la jeunesse dite « cristal »), la phobie scolaire (*tôkô kyohi*) ou même le phénomène *hikikomori* du repli sur soi, sorte de *cocooning* apparu au milieu des années 1990. Il annonce également le phénomène des *freeters*, des NEET (*nîto*) – voire même des *otaku* –, des « parasites célibataires » (*parasaito shinguru*), présentés en 1999 par Yamada Masahiro dans son best-seller *Parasaito shinguru no jidai* (L'ère des parasites célibataires)[8], sans parler de la bipolarisation de la jeunesse, présentée par Tachibanaki Toshiaki dès 1998, et remise à l'honneur en 2005 par le best-seller de Miura Atsushi, *Karyû shakai*[9], voire du phénomène LOHAS[10], dont il sera question plus loin. Okonogi annonce aussi le report du mariage (*bankonka*), ainsi que de l'âge dit « approprié » pour le mariage (*tekireiki*), passé de 25 à 30 voire 35 ans ou plus, et la baisse des naissances (*shôshika*), qui reste le souci majeur des hommes politiques depuis près de quinze ans.

Tous ces phénomènes trouvent leur origine dans une stratégie de « sursis », ou de procrastination, qui consiste à remettre toujours à plus tard des décisions relatives à un choix de vie. Nombreux sont ceux qui considèrent leur attitude comme étant irresponsable, immature, ou puérile, et indigne d'un être en devenir (*ichi nin mae*)[11].

Okonogi observe que l'apathie se manifeste chez les étudiants (*student apathy*) par un manque de vitalité, de désir de s'émanciper, d'ambition, d'idéal, ou par un désintérêt

8. Chikuma shinsho, 1999.

9. « Une société à la mobilité descendante », Kôbunsha shinsho, 2005.

10. Ou Lifestyles of Health and Sustainibility, qui prône une vie écologique et un retour à la nature.

11. On retrouvera ce reproche latent adressé aux femmes plus ou moins directement par les hommes politiques entre autres, qui les accusent d'être égoïstes et de ne servir à rien, alors qu'elles sont en réalité, selon Yanagisawa Hakuo, l'ancien ministre de la Santé, de l'Emploi et de la Protection sociale en 2006, des machines à faire des gosses (*sic*), *kodomo-o umu kikai* (d'après son discours le 27 janvier 2007).

pathologique pour une cause politique ou religieuse quelle qu'elle soit. Leur vie « entre parenthèses » se base sur la présomption que leur personnalité réelle finira bien par émerger « un jour ». En soulignant le confort inhérent au statut de « moratoire », la description qu'il en fait évoque étrangement le *puer aeternus* présenté par la psychologue jungienne Marie-Louise von Franz[12] et popularisé par Dan Kiley dans *The Peter Pan Syndrome*[13].

Okonogi parle aussi d'une identité « dispersée » (*identity diffusion syndrome*[14]), au sujet du manque d'enthousiasme des jeunes à endosser des responsabilités qu'ils seraient en âge d'assumer, leurs parents s'étant mariés, et les ayant souvent déjà mis au monde au même âge. Okonogi parle aussi d'*ego vacuum* et de *résistance passive,* tant il est vrai qu'ils refusent d'intégrer les rouages tout tracés de la *jisshakai* (ou de la « vraie » société) que leur proposent leurs aînés. C'est ainsi qu'ils vivraient en sursis, en se contentant de consommer passivement.

Leur non-engagement en fait aussi les précurseurs de cette épidémie de la quête de soi, apparue au milieu des années 1990, pour s'efforcer de vivre en harmonie avec soi en « se trouvant ». A la fin des années 1990, les mots clés du Tokyo Men's Lib[15] étaient alors « *aru ga mama, jiko keihatsu* et *jiko jitsugen* », qu'on pourrait rendre pas « se trouver ».

Si le moratoire psychosocial, révèle un désir plus ou moins conscient de fuir un monde hypercompétitif,

---

12. Voir *The Problem of the Puer Aeternus*, Inner City Books, 3e éd., 2000, ainsi que *Puer Aeternus, A Psychological Study of the Adult Struggle With the Paradise of Childhood (series of lectures at the Zurich Jung Institute)*, Sigo Press, 1981.

13. Voir *The Peter Pan Syndrome : Men Who Have Never Grown Up*, Dodd Mead, 1983 (Le syndrome de Peter Pan : ces hommes qui ont refusé de grandir, Laffont, 1985). Dans la même veine, voir *Now or Neverland : Peter Pan and the Myth of Eternal Youth (A Psychological Perspective on a Cultural Icon)*, par Ann Yeoman, Inner City Books, Toronto, 1999.

14. Ce qu'Erikson définissait comme étant un phénomène psychopathologique.

15. Ou mouvement de libération des hommes, voir l'interview du fondateur dans *Homo japonicus*, Picquier poche, 2002, p. 60-66.

Okonogi remarque que cette même société promet pourtant une autre forme de moratoire, qu'il qualifie de *cozy moratorium* state (état de latence confortable), pourvu qu'on accepte de lui vendre son âme, et de suivre la voie qu'elle a tracée pour vous.

Il précise qu'un état n'en exclut pas nécessairement un autre, et nombreuses sont les passerelles qui permettent de faire des aller et retour. Il pense notamment aux lycéens qui passent quasiment sans transition d'une compétition exacerbée à la *student apathy* ou au *cozy moratorium state*.

Il définit la *student apathy* comme un état chronique, nourri d'indifférence et de mollesse, dans lequel s'enlisent certains étudiants qui se mettent à sécher les cours. L'entrée dans cet « état » a été baptisée le mal du mois de mai (*go gatsu byô*)[16], parce qu'il rapproche des symptômes d'une identité « dispersée », qui serait le contre-coup de la compétition acharnée par laquelle ils viennent de passer. La déception ressentie par le néophyte face à la qualité des cours ou des enseignants serait le déclic susceptible de les faire basculer tête la première dans l'apathie.

Il faut dire qu'une fois entrés à l'université, ils bénéficient du regard indulgent de leurs parents, ainsi que de leurs professeurs, qui acceptent qu'ils profitent de cette période de trêve pour se recharger. C'est d'ailleurs ce qui a valu le qualificatif de *leasure land*, espace de loisir, à l'université japonaise dans les années 1970[17].

Qu'ils s'éclatent ou qu'ils s'enfoncent dans l'apathie, les jeunes ont pris l'habitude de tirer sur toutes les ficelles pour essayer de prolonger leur état de grâce ou *cozy moratorium state*.

---

16. La raison pour laquelle cette « maladie » sévit au mois de mai, provient de ce que l'année universitaire commence en avril et les cours mi-avril. La première semaine de mai étant quasiment chômée (*golden week*), les étudiants auraient du mal à retrouver après l'énergie de revenir aux cours.

17. Voir « Quatre ans de vacances », *France Japon Eco*, n° 112, automne 2007. Malgré leur prestige, les universités japonaises ressemblent souvent à une villégiature.

Moratorium mode d'emploi, ou l'université au service du moratoire japonais

Les étudiants jouissent en général d'une certaine aura attribuable au fait qu'ils ont réussi le concours d'entrée à l'université, ce qui leur octroie un « droit » à la décompression, traduit par quatre années de sursis extensibles, s'ils connaissent bien toutes les combines… et que leur père accepte de financer huit ans de scolarité (au lieu de quatre)…

Au terme des deux premières années qu'il peut ou non avoir redoublées, l'étudiant peut envisager de faire un séjour d'un an ou deux à l'étranger, en continuant à payer pour des cours auxquels il n'assiste pas, afin de conserver sa place. S'il réussit à valider quelques UV, il pourra réintégrer le cursus en quatrième année, mais s'il juge que tous les meilleurs emplois ont déjà été pris par ses camarades, il peut « choisir » de redoubler pour retenter sa chance l'année suivante (*sotsugyô ryûnen*).

Ces jeunes qui veulent garder un pied à l'université ne sont pas de vrais redoublants, le pacte tacite étant que la dernière année, tout le monde passe. Ces redoublants « par choix » demandent à leurs professeurs de les faire échouer en les marquant absents, par exemple, le jour d'un examen final. Les deux autres stratégies classiques consistent à aller passer un an ou deux à l'étranger pour se perfectionner en une langue vivante, ou en quelque autre matière. Bien entendu, il y a toujours des étudiants sérieux qui travaillent, mais ceux interviewés par Muraoka Kiyoko (voir *infra*) parlent d'*asobi gaku*[18], soit aller s'amuser sous le couvert d'études. Dans son livre *Pari shôkôgun* (Le syndrome de Paris)[19], le psychiatre Ohta Hiroaki décrit avec brio le vide psychologique dans lequel se retrouvent beaucoup de Japonais qui échouent à Paris pour d'hypothétiques études, et qui perdent pied, surtout s'ils prolongent leur séjour sans

18. Jeu de mots qui consiste à remplacer le *ryû* de *ryûgaku* (partir étudier à l'étranger) par *asobi* (s'amuser).

19. Trajal Books, 1991, non traduit en français.

plan de vie bien défini[20]. Son étude, basée sur sa propre pratique, ne se limite pas aux étudiants. Tout comme le psychiatre français Régis Airault constate l'existence d'un syndrome indien chez les Français[21], Ohta Hiroaki nous montre que Paris peut s'avérer un détonateur de troubles psychologiques latents plus ou moins graves.

Heureusement, le séjour à l'étranger est pour la plupart des étudiants, sinon enrichissant, du moins divertissant. La tendance actuelle à diviser l'année en deux pour passer par exemple six mois à Aix-en-Provence, puis six mois à Paris, révèle la priorité accordée à l'environnement par rapport aux études qui y sont effectuées. Cette « fuite » peut être prolongée d'une année. De *ryûgaku* (études à l'étranger) on passe alors au stade de *kyûgaku* (interruption momentanée de ses études), ce qui signifie que ledit étudiant conserve sa place au retour pourvu qu'il paye environ 50 % des frais universitaires pour des cours auxquels il n'assiste pas, et pour cause.

C'est ainsi que le doux moratoire peut être prolongé de quatre ans. Un master rallonge encore de deux ans le cocooning universitaire. L'entrée au *daigakuin* (en master) est certes sanctionnée par un examen, mais la plupart des enseignants reconnaissent qu'on y voit entrer de plus en plus d'étudiants qui, il y a quelques années à peine, auraient été arrêtés, faute d'avoir le profil requis du futur chercheur[22]. Le sursis accordé est de taille, puisqu'il leur octroie entre deux et cinq ans, selon qu'ils visent la

---

20. Selon le deuxième livre du Dr Ohta, sur le syndrome de Paris, paru en 2005, sur un million de Japonais qui passent chaque année en France, une centaine viendrait à sa consultation psychiatrique. 73 % de ses patients seraient des jeunes filles d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années, venues en France pour apprendre le français, dans l'espoir de changer de travail, et trouver un emploi correspondant à l'image qu'elles se faisaient de Paris, mais qui se heurtent de plein fouet à la barrière linguistique. Les plus fragiles peuvent être guettées par la phobie sociale, dont l'expression la plus manifeste est la peur des rapports humains (*taijin kyôfu-shô*), qui se traduit par la peur de sortir, ou par une sorte de folie de la persécution.

21. Voir *Fous de l'Inde*, Payot, 2002.

22. Se bousculent aux postes ceux dont on dit qu'ils « blanchissent » leur diplôme. Cela renvoie aux étudiants qui ont été admis dans des universités peu ou pas réputées et qui essayent de se décomplexer ou de brouiller les pistes en intégrant une université de renom pour y faire un master.

maîtrise ou le doctorat. A 35 ans, certains sont encore à leur table de travail, poursuivant au Japon ou à l'étranger une thèse qu'ils n'en finissent plus de boucler. Peu importe d'ailleurs, puisqu'on peut être diplômé du troisième cycle, sans avoir écrit une ligne de sa thèse[23]. Ils peuvent donc se prévaloir d'avoir neuf années d'études à leur actif. Sur une carte de visite ou sur la couverture d'un livre, il n'est pas spécifié si l'auteur a bouclé ou non sa thèse. D'ailleurs, beaucoup d'étudiants parlent de thèse quand il ne s'agit que d'un mémoire de licence.

Pour ceux qui souhaiteraient revenir momentanément dans le cocon universitaire, après avoir travaillé quelques années, des possibilités de réadmission (*hen-nyû*) se présentent à eux pour recommencer trois ans d'études avec une équivalence pour la première année.

« L'assistance aux cours, quand elle existe, est, au dire des professeurs, extrêmement passive, écrit le sociologue Olivier Chegaray. L'absentéisme n'affecte guère les résultats aux examens réguliers de passage. (…) Les autorités universitaires ne s'émeuvent pas davantage. Tant que l'étudiant a payé les droits d'entrée, qui sont considérables, il n'y a rien à redire[24]. » Le pacte tacite est, comme on vient de le voir, que l'université distribue les diplômes à tous ceux qui y sont entrés, pourvu que leurs parents s'acquittent des droits universitaires, et que leurs enfants aient eu la décence d'assister aux examens finaux (quoique…)[25]

23. C'est ce qu'il faut comprendre quand on trouve la note *shûryô* à côté de *hakase* (doctorat).

24. « Université et étudiants au Japon », dossier n° 8/84, *Echange France-Asie*, octobre 1984 (p. 7).

25. En mars 2009, la chaîne nationale a fait un reportage sur les premières victimes de la récession économique, montrant des lycéens obligés d'interrompre leurs études, faute de pouvoir subvenir aux frais de scolarité. J'ai été choquée d'apprendre que les lycées refusaient de donner ce qui sert d'attestation de scolarité (*sotsugyô shôsho*) à ce type de lycéens, alors que les absentéistes (*tôkôkyohi*) reçoivent leur diplôme, même s'ils ont déserté les lieux depuis plusieurs années.

Aoi tori, ***ou la quête éternelle de « l'oiseau bleu »***

Il convient de préciser que la plupart du temps les études à l'étranger se font sans bourse, aux frais des parents (surtout au niveau du premier cycle). Les principaux concernés disent qu'ils se cherchent, et que cette trêve leur permettra sans doute de se trouver. Le danger, précise Muraoka Kiyoko[26] est de les voir sombrer dans la quête éternelle de la recherche de soi (*ei'en no jibun sagashi*). Il y a près de vingt-cinq ans, le docteur Shimizu Masayuki avait déjà baptisé, cela « la quête éperdue de l'oiseau bleu[27] », qu'il définissait comme étant une pathologie sociale profondément ancrée dans la mentalité japonaise.

Un jeu de rôles (de dupes ?)

Les futurs employeurs ont beau jouer le jeu, ils sont loin d'être dupes du laxisme du système. C'est d'ailleurs ce qui explique qu'ils usent et qu'ils abusent de leur pouvoir. Le fait qu'ils convoquent les étudiants, à qui ils viennent de faire une promesse d'embauche (*naitei*), sans se soucier de leurs heures de cours voire même d'examen, pour commencer leur formation, parfois *plus d'un an avant qu'ils ne soient diplômés*, en dit long sur l'évaluation qu'ils font de l'enseignement qui leur est dispensé à l'université[28]. La complicité affichée de part et d'autre présentée il y a vingt-deux ans dans *L'Université au service de l'économie japonaise*[29] est d'autant plus d'actualité, que la recherche d'un emploi se fait désormais dès la troisième année, soit près de deux ans avant l'obtention de l'équivalent de la licence, que tout le monde obtient, comme il se doit[30].

---

26. L'auteur de *Bokutachi zetsubô no naka ni iru* (Nous sommes enlisés dans le désespoir), Kôdansha, 2003.

27. Voir Dead-End Kids, « A New Demographic Development – Young Adults Quit Prestige Jobs to Search for "Bluebird of Happiness" », *Japan Times*, 16 octobre 1983.

28. Le défi le plus provoquant est de fixer la cérémonie de remise officieuse de la « promesse d'embauche » le jour même de la rentrée universitaire du deuxième semestre (le 1er octobre), jour où les étudiants vous annoncent platement qu'il leur sera impossible d'assister aux cours.

29. Muriel Jolivet, *Economica*, 1985.

30. Il est tellement évident que tous les étudiants seront diplômés, que dès le mois de novembre (soit cinq mois avant l'obtention des résultats finaux !) les tenues traditionnelles (*hakama*) apparaissent sur le campus pour que les jeunes filles puissent choisir leur tenue d'apparat.

Olivier Chegaray accuse les enseignants de se faire les complices du système, et de faire preuve d'une indulgence qu'on ne trouve nulle part ailleurs : « Les empiètements des entreprises sur le programme universitaire ne sont possibles qu'avec la complicité des universités elles-mêmes, qui (...) acceptent volontiers l'argent du capital en se prostituant à ce dernier[31]. »

Toujours est-il qu'Okonogi Keigo considère que la prolongation de la période d'études est en rapport direct avec l'extension, voire la généralisation de la période de moratoire. D'« acceptable », elle est quasiment devenue « normale ».

Une maladie contagieuse, l'apathie des cols blancs

Okonogi Keigo observe que ceux qui condamnent le plus le *modus vivendi* des jeunes se laissent parfois contaminer par le phénomène, au point que la société japonaise se serait transformée en un gigantesque moratoire. C'est ainsi qu'il parle de l'apathie dite des cols blancs, en insistant sur le fait que personne n'est vraiment à l'abri d'une crise identitaire, qui peut surgir *a posteriori* et sans crier gare. L'expression « apathie des cols blancs » renvoie aux employés issus des circuits élitistes, c'est-à-dire des universités de renom, ce qui leur vaut d'être parachutés dans les entreprises les plus prestigieuses (*ichiryû kigyô*). Une fois promis aux meilleures places, certains perdraient brusquement l'envie de se battre.

On parle même depuis peu de *naitei blues*, pour décrire le non-désir d'entrer dans la vie active, une fois la promesse d'embauche obtenue. Ainsi, un étudiant de la faculté d'économie de l'université de Tokyo, qui venait d'obtenir sa promesse d'une banque réputée, m'expliquait en juillet 2007 qu'il ne pensait pas y faire de vieux os, car il sentait déjà que ce type de travail ne lui conviendrait pas.

Cette *résistance passive* serait un dérivé possible du moratoire.

31. *Op. cit.*, p. 9 et 11.

Le « post-moratoire »

Okonogi pense que la génération « post-moratoire » s'est même piquée d'adopter la nonchalance des jeunes[32]. Le prototype de ce type d'adultes non engagés, qui se laissent porter par la vie, et qui vivent au jour le jour, se retrouve dans les romans de Murakami Haruki, soixante-huitard notable[33]. On pense notamment à *La Course au mouton sauvage*[34], à *Danse, danse, danse*[35] ou même à *Chroniques de l'oiseau à ressort*[36]. Toujours un peu paumés et/ou décalés, abandonnés par une femme allée voir ailleurs, ses héros, la trentaine, vivotent de petits boulots qu'ils interrompent dès qu'ils ont de quoi (sur)vivre quelques mois sans s'inquiéter outre mesure… Ce sont des « étrangers » (*ihôjin*) au sens du héros de Camus, qui traversent la vie en spectateurs, sans idéal aucun. Même s'il s'agit de fictions, son succès provient sans doute de ce qu'il a su saisir et amplifier un phénomène existentiel contemporain qui s'est insidieusement infiltré dans les mentalités[37].

Ce qui a changé

Autrefois, le « sursis » reposait sur le principe qu'en tant qu'êtres en devenir, imparfaits, insignifiants et dépendants, les jeunes devaient se contenter d'exécuter sans broncher les ordres qui leur étaient donnés. L'apprenti vivait chez son maître, à qui il servait souvent de bonne à tout faire, en échange de son hébergement et du couvert[38].

---

32. On peut en trouver une illustration dans l'essai d'Arashiyama Kôzaburô, *Furyô teinen*, qui prône la délinquance comme *modus vivendi* post-retraite (Chikuma bunkô, 2008).

33. Né en 1949, cet auteur, qu'on dit « nobélisable », a ouvert un bar de jazz dans le quartier Kokubunji à Tokyo, entre 1974 et 1981, avant de devenir romancier.

34. Seuil, 2002.

35. Seuil, 1995.

36. Seuil, 2001.

37. Voir aussi plus loin le passage sur une famille fin de siècle (*Saigo no kazoku*), telle que la présente Murakami Ryû, un autre soixante-huitard notable.

38. Un acupuncteur, qui avait vécu au domicile de son maître malvoyant, me racontait que c'était alors un grand honneur d'être choisi parmi ses nombreux disciples, pour lui servir de canne blanche lors de ses déplacements (en posant sa main sur son épaule).

Les premières années, ses journées étaient plus souvent occupées à faire briller les parquets, à promener le chien ou à laver l'aquarium du maître, qu'à l'acquisition d'un savoir. L'enseignement passait plutôt par l'observation du coin de l'œil de techniques qu'il n'était pas encore jugé digne d'acquérir. Il devait intégrer les non-dits et vivre en osmose avec le maître.

Cette prise en charge totale se faisait au prix du contrôle de sa vie sexuelle par les adultes. Cette période d'abstinence, où il lui était demandé de déployer des qualités d'endurance et de soumission, face à une autorité castratrice, était en soi une mise à l'épreuve, assimilable à une forme de *shûgyô* ou austérité [d'un moine en devenir]. L'activité sexuelle était pour plus tard, et arrivait en *récompense* et accompagnée des obligations qui y sont associées (la procréation).

« No work no play »

Autrefois, les individus étaient liés par un pacte tacite qui pourrait se résumer par : « *no work, no play* », sans travail, pas de récompense. Si la société feint encore de croire que les jeunes n'ont pas d'activité sexuelle, la réalité est tout autre. Je me souviens d'avoir assisté, au milieu des années 1990, à une réunion organisée pour des lycéens français, à qui on disait explicitement qu'il était considéré comme tout à fait déplacé (*inappropriate*) au Japon pour un lycéen d'avoir une vie sexuelle.

En réalité, près de 50 % des lycéens et des lycéennes auraient perdu leur virginité[39]. Pour contrer cette tendance, jugée irréversible, la ville de Tokyo a proposé un projet de loi, en vertu duquel toute relation sexuelle deviendrait illégale en dessous de l'âge de 15-16 ans. Cette loi vise aussi à enrayer la prostitution lycéenne. Des jeunes de cet âge surpris en train de passer à l'acte sont désormais

39. La gynécologue Sutô Nahomi, auteur de nombreux ouvrages, révèle que 37,3 % des lycéens et 45,6 % des lycéennes auraient perdu leur virginité en 2002 (contre 27,7 % et 18,5 % en 1987). Ces statistiques, présentées par Sutô à un symposium le 28 septembre 2008, montrent que les lycéennes sont désormais plus délurées que les lycéens.

« condamnables ». Les personnes interrogées le 23 septembre 2004 par une chaîne de télévision exprimaient leur scepticisme face à la possibilité concrète d'appliquer une telle mesure, tandis qu'un gynécologue se demandait comment faire face à la recrudescence des maladies vénériennes et des avortements chez les moins de 20 ans.

CONSOMMER POUR EXISTER : LA JEUNESSE DITE « CRISTAL » OU LES ENFANTS GÂTÉS DE LA BULLE

Je consomme donc je suis

Le best-seller de Tanaka Yasuo, *Nantonaku kurisutaru*[40] (Un peu comme du cristal), reste la référence de la jeunesse de la fin des années 1970. Couronné en 1980 par le prix Bungei, ce livre, dont il existe une traduction allemande (*Kristal Kids*), s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires en six mois. L'auteur, Tanaka Yasuo se vante d'avoir écrit ce livre en quinze jours, histoire de passer le temps en bibliothèque, alors qu'il étudiait à l'université Hitotsubashi[41]. Tanaka, qui se reconnaît *shinjinrui*, y décrit une jeunesse dorée, maniérée et snob, dont l'obsession pour les produits de marque tourne au fétichisme. Le mot cristal en est venu à symboliser cette jeunesse superficielle et matérialiste de la fin des années 1970 qui aime paraître, briller, parader et flamber. La *kurisutaru zoku*[42], ou la « tribu » cristal, incarne une jeunesse aisée, flambeuse, snob et bien décidée à profiter des plaisirs de la vie, sans trop se prendre la tête, car pour elle, consommer rime avec exister.

La trame de l'histoire se déroule sur deux semaines. L'idéal des héros se résume en quelques mots : se nourrir de plats élaborés, acheter des produits de luxe et accumuler les performances nocturnes. L'héroïne Yuri, qui

40. Shinchôsha, 1981.

41. Né en 1956, il a été élu gouverneur de la préfecture de Nagano à 44 ans. Très populaire, il a continué à exercer ces fonctions jusqu'en 2006. Il est président d'un parti qu'il a fondé en 2005, le Shintô Nippon (New Party Nippon).

42. *Zoku* signifie tribu, ou groupe d'appartenance.

partage sa vie entre d'hypothétiques études et un travail de mannequin, qui lui permet de joindre l'utile à l'agréable, collectionne les fringues, les accessoires et les petits amis, plus ou moins dans cet ordre, et avec la même nonchalance.

Voici un extrait du point fort de l'histoire, dont le seul intérêt est d'apporter un semblant d'explication sur le choix du mot « cristal ». Il nous donne par la même occasion un aperçu de la nonchalance de la vie des héros, que l'expression *nantonaku* (allez donc savoir pourquoi) décrirait mieux que le cristal, compte tenu de la quantité de fois qu'on la retrouve dans les dialogues.

Masataka [son partenaire d'un soir] resta silencieux un certain temps, avant de soupirer :

« Je me demande si on voit la vie de la même manière…

— La vie est limpide comme du cristal, renchérit Yuri. Pas besoin de se prendre la tête…

— Ah oui ? Comme du cristal, reprit-il. J'étais justement en train de me dire qu'on n'avait jamais vraiment réfléchi au sens qu'on pourrait donner à la jeunesse ou à l'amour, comme le ferait un jeune qui se piquerait de philosophie. On ne lit pour ainsi dire jamais, et rien ne nous passionne vraiment, mais on n'a pas la tête vide pour autant, et on reste lucides.

— On n'est pas spécialement blasés ni sombres, et on est loin d'être débiles au point d'avaler tout ce qu'on raconte, renchérit-il en écrasant sa cigarette.

— On ne peut pas dire que nous soyons spécialement cools non plus. Je ne saurais trop dire pourquoi, mais je trouve qu'en fin de compte, le mot cristal nous définit assez bien[43]… »

En face de ce texte, la note 309 précise qu'il est inutile de lire « parce que les livres sont écrits par des personnes aux idées nébuleuses qui ne sont pas très au clair avec les théories qu'elles professent ».

44. P. 124-126.

Ces propos émanant d'étudiants dont la fonction essentielle est de lire sont assez révélateurs de leur nonchalance et de leur désinvestissement.

Un livre catalogue ou une bible pour provinciaux

Représentatif d'une certaine jeunesse yuppie, ce livre a servi de bible aux provinciaux, avides de se mettre au goût du jour en devenant *naoi,* branchés, comme les héros de l'histoire. En flattant le snobisme et le consumérisme d'une couche sociale nantie et dorée, il a aussi grandement contribué à lancer l'idée de magazines catalogues comme *Popeye* ou *Hanako* qui informent les jeunes des dernières coiffures ou tendances, sans omettre les mille et une manières d'améliorer leurs performances nocturnes.

La condition *sine qua non* derrière ce consumérisme reste bien entendu d'avoir les moyens de consommer. Les vêtements, le cinéma, les cafés où se poser coûtent cher, car se distraire c'est consommer[44]. Comme ailleurs, avoir du temps sans argent à dépenser génère du stress plus que du plaisir.

Cet hymne à la consommation se présente sous forme de 225 pages, celles de gauche étant envahies par 442 notes destinées à informer le lecteur des subtilités des marques citées, ainsi que des lieux répertoriés. La seule mention de Diorissimo nous vaut une note pour expliquer que la texture florale de ce parfum, fruit d'un subtil mélange de fleurs de muguet et de jasmin, convient particulièrement aux épouses « chastes » et aux jeunes filles « pures » (*sic*). Le fait que Yuri ne soit ni vierge ni pure ne semble pas poser problème.

On apprend au fil des pages que ces jeunes affectionnent les sacs à main Fendi, Louis Vuitton, Courrèges ou Monsieur Nicole, qu'ils portent des chemises Ellesse, des

---

45. Nos étudiants font souvent ce constat en revenant de France où il existe quantité de moyens de se distraire gratuitement (parcs, musées gratuits certains jours, sans parler d'opérations comme Paris Plage, Nuit blanche, la journée du patrimoine, ou la fête de la musique).

robes Alpha Cubic ou des impers Burburry, des ceintures Lanvin, des chaussures de sport Nike, des polos Lacoste, des jeans Lee, des sweatshirts Berkeley, etc. La liste est inexhaustible. Interrogé le 30 août 1981 par le *Mainichi Daily News* sur ce qu'il pensait de ces jeunes qui tirent leur identité des vêtements qu'ils portent, des boutiques qu'ils fréquentent et des plats qu'ils mangent, Tanaka Yasuo a platement répondu que c'était la triste réalité.

Cette jeunesse snob et épicurienne qui consomme tout ce qui est consommable (produits de luxe, bons restaurants, sexe), est atteinte de *brandaholism*[45], soit d'une addiction aux marques. *Nantonaku kurisutaru* a beau avoir été critiqué, à juste titre, pour son absence de teneur littéraire, il n'empêche qu'il est devenu aussitôt la bible des jeunes. Tanaka répertorie minutieusement des lieux cultes dits branchés, tels que Shibuya, Roppongi, Jôji (abréviation « in » pour Kichi Jôji), Shimo Kita (pour Shimo Kitazawa), Harajuku, Omotesandô, Aoyama, sans oublier Shirokane ou Shirokanedai, où la jeunesse « cristal » aime parader et traîner d'un café, d'une boutique ou d'un club branché à l'autre. Elle marque l'importance du paraître, de l'image qu'on projette de soi à l'extérieur. C'est d'ailleurs ce contact avec la lumière qui permet au cristal de briller, faute de quoi ce n'est qu'une pierre comme une autre.

Sexe high tech

Les expériences sexuelles constituent un autre axe du roman. La multiplicité des aventures de Yuri, qui a plus de trente conquêtes à son actif, tient plus du ludique ou du tableau de chasse que de l'amour. Le sexe est présenté comme un dérivatif, une manière comme une autre de passer du bon temps, de tromper son ennui.

Pendant que son « régulier », ou *sefure*, Jun'ichi, passionné de musique « fusion », est en déplacement, Yuri a une aventure avec un certain Masataka, ce qui a peu d'importance, puisqu'on apprend que Jun'ichi en a fait autant de

46. Mot que j'ai fabriqué sur le modèle de *shopaholism*.

son côté. Un point fort de l'histoire reste l'étude comparée des performances sexuelles de ses deux amants. Masataka est un superbe « accessoire » décoratif (*burando otoko*[46]), à la fois classe, élégant et maniéré, qui présente l'avantage de la mettre en valeur dans les cafés branchés de la capitale. Pourtant, en dépit de sa délicatesse et de sa technique élaborée (sexe high tech, comme le traduit à bon escient Norma Field[47]), il n'arrive pas à la satisfaire au lit, alors que son « régulier » l'envoie *illico presto* au septième ciel… C'est ainsi qu'elle est amenée à constater que les goûts et les couleurs ne se discutent pas, et que l'amour physique se distingue des marques. Une part de l'« intrigue » se résume en fait à l'impossibilité d'associer la distinction de l'un avec les performances de l'autre.

Quand le matériel part en guerre contre le spirituel

Au deuxième degré, ce livre pourrait être lu comme de la science-fiction, où le matériel part en guerre contre le spirituel, avec des jeunes mus par la devise : « L'essentiel est visible pour les yeux, on ne voit rien avec le cœur… » C'est ainsi que les amis de Yuri sont avant tout évalués en fonction de leur apparence, la marque de leurs habits ou de leurs accessoires.

Cette fascination pour le « visuel » se retrouve chez ceux qu'on qualifie de *bijuaru kei*, soit ceux dont la raison d'être est de parader pour se faire admirer, et dont le meilleur exemple est le groupe rock Malice Mizer, célèbre pour ses portraits d'hommes travestis en poupées de porcelaine[48]. Elle est aussi révélatrice d'un vide spirituel, que la consommation à outrance propose de combler, car c'est bien la consommation ici et maintenant et sans regard critique, qui donne aux héros du livre le sentiment d'exister.

---

47. Mot à mot « homme de marque ».

48. In « Somehow : The Postmodern as Atmosphere », in *Postmodernism and Japan*, sous la dir. de Masao Miyoshi, Duke University Press, 1989, p. 169-188.

49. Le groupe a éclaté depuis, mais le guitariste Mana a survécu à travers sa ligne de vêtements Moi-même Moitié.

Leur fétichisme ne s'arrête pas aux vêtements, car ils arborent aussi un comportement obsessionnel à l'égard des formes : la manière de manger des spaghettis, avec ou sans cuiller[49], par exemple, selon les règles de l'art des différentes provinces italiennes.

On y apprend à la page 76 que se promener avec un dico de français à la main fait beaucoup plus classe que d'avoir un dico coréen[50], ou aux pages 89 et 90 que l'héroïne aime les *love hotel* haut de gamme, qui la changent des hôtels kitsch, pourvus d'un lit pivotant, d'un plafond lambrisé de miroirs ou d'une cloison fumée, qui permettent de suivre de la chambre les ablutions de la salle de bains. On découvre aussi que l'anonymat des clients est bien protégé dans ce type d'hôtels, puisqu'il suffit, pour obtenir la clé, d'introduire la somme requise dans un distributeur automatique, huit à dix-huit mille yens (environ 150 euros), selon qu'ils optent pour une heure de « détente » (*go kyûkei*), ou pour une nuit complète (*o-tomari*)[51].

D'un esclavage à l'autre

Sans remettre fondamentalement en cause le style de vie de leurs aînés, leur style de vie se veut plus décontracté, moins figé ou coincé, moins régi par des codes, et délivré de principes qui leur semblent d'une autre époque. Leur apparente désinvolture masque pourtant une autre forme d'esclavage : celle des marques, car ils tombent dans les pièges tendus par la société de consommation, qui les flatte et les sollicite pour les récupérer à son compte. Ce qu'ils prennent pour la liberté d'acheter, est en fait un piège dans lequel ils peuvent aussi se perdre. Esclaves des formes, ces jeunes qui s'identifient aux vêtements qu'ils portent, aux lieux qu'ils fréquentent et aux plats qu'ils mangent pourraient avoir pour devise : *Dites-moi la marque des*

50. Avec une cuiller dans le Sud, en Sicile et dans ses environs, sans cuiller dans le Nord, près de Milan (p. 74).

51. Ce qui n'est plus nécessairement le cas aujourd'hui.

52. Le tarif d'un *love hotel* bas de gamme tourne autour de 3 500 yens (env. 30 euros) pour une heure et 6 500 (env. 50 euros) pour la nuit.

vêtements que vous portez, les boutiques et les quartiers que vous fréquentez, et je vous dirai qui vous êtes…

Burando daigaku ***ou les universités « de marque »***

La priorité accordée au nom de l'université où un quidam est entré, par rapport à ce qu'il y a fait, est une autre expression de cette fascination pour les marques (*burando*). Les étudiants des universités cotées n'ont rien de plus à prouver qu'un sac Vuitton. En ce sens, on peut considérer qu'une université cotée est un *burando* comme un autre (un sac Hermès coûte d'ailleurs globalement le prix d'une année d'études dans une université privée, soit environ un million de yens, environ 8 000 euros). On pourrait presque mettre en parallèle les universités de Tokyo, de Kyoto, de Keio ou de Waseda, avec les articles Prada, Vuitton, Gucci ou Hermès. Tous ces mots véhiculent un prestige et la garantie d'un label qui ne se discute pas, rassure et qui vous colle à la peau. Un pedigree en quelque sorte[52].

Tanaka évalue aussi l'importance des marques mentales ou spirituelles (*seishinteki burando*)[53] dont l'impact est conséquent, car si les jeunes s'évaluent en fonction du sac qu'ils arborent ou du club qu'ils fréquentent, les adultes se jugent en fonction de leur appartenance à une association prestigieuse comme l'Académie des beaux-arts ou en fonction du poste occupé au sein d'une firme de renom.

Et si elle avait été créée de toutes pièces ?

Olivier Chegaray émet l'hypothèse intéressante que cette jeunesse, « ni sage, ni innocente, décadente dans des limites raisonnables et difficile à cerner sociologiquement », ait été créée de toutes pièces. Fruit du postmodernisme, elle trouve pourtant sa place parmi les jeunes en « sursis ».

---

53. Norma Field parle de« pedigree véhiculé par les études et les titres » (*op. cit.*, p. 177).

54. Tanaka Yasuo, *op. cit.*, p. 221. Voir aussi Tillack Peter, *Living the « Somehow Life »*, p. 81.

Les romans de Hayashi Mariko font écho à l'attrait exercé par cette vie simple et facile, et expliquent en grande partie leur succès. *Amants pour un an*[54], ou encore *Fukigen na kajitsu*[55] (Les fruits d'une humeur noire) évoquent à s'y méprendre cette jeunesse « cristal » d'il y a vingt-cinq ans, en plus sophistiquée et peut-être encore plus flambeuse. L'auteur met aussi en relief le décalage qu'elle observe entre les aspirations et les nouvelles exigences des jeunes filles, face aux jeunes gens qu'elles côtoient. Volages et faciles, les héroïnes qui traversent ses romans évoquent plus les héroïnes de Françoise Sagan que celles de *Sex and the City*. *Nantonaku kurisutaru* fait aussi penser à *Kagiri naku tômei ni chikai burû* (Bleu presque transparent[56]) de Murakami Ryû, ou à Yoshimoto Banana[57], le talent en moins, la futilité en plus.

Sorte d'introduction à l'hédonisme, ce roman annonce aussi le moratoire qui entoure le mariage comme la natalité… Il est centré autour de *se* faire plaisir (« me »-isme), sans aucun désir de se fixer, de se marier, ni d'avoir des enfants. Il fait l'apologie, sans le savoir, du style de vie « DINKS » (Double Income No Kids, soit « double revenu, sans enfants »), ou ce qui a été baptisé outre-Atlantique *a childfree way of life*, un style de vie sans enfants.

Yuri dit d'ailleurs qu'elle vit en symbiose avec son ami avec qui elle dit avoir l'impression « de jouer à la dînette » (*o-mamagoto*). En réalité, l'un et l'autre s'empêchent de sombrer, car ce sont des enfants en manque, dont la famille se contente de leur envoyer de l'argent. Sans doute est-ce pour cela que Yuri continue à encaisser les chèques de ses parents, alors que le mannequinat lui fournit plus que largement de quoi subvenir à ses propres besoins.

---

55. Voir *Tokyo électrique*, Autrement, 2000, Editions Picquier poche, 2006.

56. Best-seller des années 1996, représentatif des aventures extraconjugales (*furin mono*), il a été adapté à la télévision ainsi qu'au cinéma.

57. Qui lui a valu le prix Akutagawa en 1976 (Picquier poche, 1999).

58. Dont on dit qu'elle écrit comme un manga. On pense par exemple à *Kitchen* (paru en France chez Gallimard, Folio, 1996), ou à *Tokage* (*Le Lézard*, Rivages poche, 2001).

Mythe ou réalité

La jeunesse cristal se nourrit de magazines comme *Popeye* (bible du citadin), *JJ* ou *Hanako*, magazines qui ont lancé les termes *JJ girls* ou *hanakozoku*, ces « aristocrates célibataires[58] » aux goûts prononcés pour les restaurants gourmets, les voyages et les produits de luxe. *Hanako* vise essentiellement les OL ou « *office ladies* », des secrétaires qui, logées chez papa-maman, peuvent s'offrir le luxe en abondance. Ces femmes des années 1980, qui sont arrivées à se faufiler dans le monde du travail grâce à la prospérité économique, sont vite devenues la cible idéale et recherchée des marchés. Véritables clones de la jeunesse cristal, les *hanakozoku* ont annoncé l'avènement des parasites célibataires, si bien présentés par Yamada Masahiro. Ces yuppies en puissance ont également marqué l'avènement des *hills-zoku*, soit de ces nouveaux riches, installés entre 2003 et 2005 dans les tours luxueuses de Roppongi Hills. Le sentiment d'infériorité que les jeunes avaient autrefois s'est transformé en sentiment de supériorité, car l'argent dont ils disposent leur donne l'illusion de pouvoir tout acheter.

La fin du livre nous donne un aperçu de la désinvolture de cette jeunesse : « Jun'ichi et moi n'avons aucun souci. On s'habille, on achète et on mange ce qui nous fait plaisir. On écoute de la musique, on va se promener et on se fait plaisir. Ensemble, notre vie "cristal" a été très agréable. »

Songeuse, elle réfléchit à l'évolution possible de leur vie dans une dizaine d'années. Jun'ichi sera-t-il toujours guitariste ou deviendra-t-il un réalisateur capable d'adapter des compositions musicales à un orchestre ? Elle se demande si elle pourra toujours être dans le mannequinat, mais affirme son désir de rester dans le métier, trente ans plus tard.

Voici comment elle dessine son propre avenir : « La trentaine passée, j'aimerais faire partie de ces femmes qu'on trouve élégantes en tailleur Chanel. Voilà pourquoi je jogge en longeant l'avenue Meiji jusqu'en haut d'Omote Sandô.

59. Voir à ce sujet, Muriel Jolivet, *Un pays en mal d'enfants*, La Découverte, 1993, p. 191-194.

Quand j'essuie mon front du revers de la main, l'odeur rafraîchissante de Diorissimo, dont je me suis vaporisée au club, se mêle à celle de ma sueur[59]. »

Tant qu'elle peut monnayer sa beauté contre de l'argent, Yuri n'a pas à s'en faire. Son imagination ne va pas au-delà de la trentaine, mais sans doute aura-t-elle trouvé entre-temps un bon parti susceptible de lui offrir les tailleurs Chanel qu'elle arborera avec élégance dans les quartiers chic d'Aoyama, de Daikanyama ou de Shirokane.

---

60. P. 210-212.